

2008

09

LE TEMPS DES CERISES

Inédit

Quand nous en serons au temps des cerises
Et que gai rossignol et merle moqueur seront tous en fête,
Les belles auront la folie en tête ...

Air du temps

Indécision

On dit : « Les chaussettes de l'archiduchesse sont-elles sèches, archi-sèches ? »
On dira : les cerises rougissent, bientôt la cueillette ! » En 1920, au Bade Wurtemberg, pays catholique s'il en fut, on a dit, qu'ayant épousé une protestante, un tel a refusé de baptiser son enfant à l'église catholique et que par conséquent il était désormais athée. Un athée, c'est-à-dire, à l'évidence, un national-socialiste en puissance. Occasion pour les tenants de la laïcité en France de prendre en compte ce qu'ils sont depuis toujours aux yeux de la Bavière catholique : de la graine de nazi. Sans nous faire plus merle moqueur que nous le sommes posons la question de savoir ce qu'il en est du temps de la laïcité ? Qu'est-ce qu'être laïc aujourd'hui en Europe, par exemple ? Ici, temps et être se conjuguent dans la question. La réponse tient en peu de mots : il s'agit d'accepter d'être traité de « nazi » partout et tout le temps. Car aujourd'hui laïcité rime avec intolérance. En tant que laïc depuis toujours je découvre à présent que je ne suis pas aux yeux d'autrui ce que je me suis cru être, à savoir tolérant. A l'instar d'un Averroès, qui croyait à tort être en mesure de concilier la philosophie avec la religion. L'erre du temps induit l'erreur sur l'être. Me faudra-t-il persévérer dans l'erreur ? L'erreur énonciative.

Le quart temps

Pendant mon service militaire, dans un camp retranché, j'assumais périodiquement la fonction d'officier de quart. Ça consistait, de manière apériodique, à aller vérifier, nuitamment, si les sentinelles veillaient à leur poste ou bien s'étaient endormies. Pour faire le tour du camp il y avait le choix entre deux voies : celle de l'intérieur ou celle de l'extérieur. Ayant choisi pour une fois celle de l'extérieur (περι-οδος) je me suis heurté au premier soldat rencontré, qui, tout affolé d'entendre mes pas s'est écrié « Qui va là ? » en me braquant avec son arme. Plutôt que de tirer au jugé il a allumé son projecteur et j'ai donc pu décliner mon identité. Par un mot de passe. Qui est d'ailleurs le même dans toutes les armées où l'on crie quelque chose comme : « Déconne pas, laisse pisser papa ! » Pratique salutaire car personne ne se souvient jamais des mots de passe officiels. Il reste que du coup je me suis offert le baptême du feu. Comme Abraham ou Moïse qui se trouvent un jour en position de s'inquiéter du « Qui ? » de l'Autre sous la forme du « Qui va là ? » Ici la question sur l'être (« Qui ? ») se conjugue, l'instant un regard, avec celle de la spatialité (« là »). Dans un ouvrage paru aux éditions Gallimard en 1964, sous le patronage de la Bibliothèque de philosophie fondée par Maurice Merleau Ponty et Jean-Paul Sartre, et sous le titre *L'être et le Temps*, à la page 151, il est fait mention « des langues qui rendent les pronoms personnels par des adverbes de lieu ». Comme dirait Roman Jakobson ces adverbes assument une fonction de *shifter*.

En serait-il de même en ce concerne les adverbes de temps ? Du temps à l'encan, comme lorsque « quand » s'oupire vers sa conjonction avec les cerises :

« Quand nous enserrons... au temps des quant à ».

Evidemment, en 1927, lors de la parution de *Sein und Zeit* (SZ), son auteur ne connaissait pas le *Stade du Miroir* de Jacques Lacan, puisque cet article n'est daté que de 1936. A cette époque il n'était pas à même de nous introduire à l'analyse situs (mentionné p.141 de SZ), et donc à la topologie, telle qu'elle fonctionne dans le texte de Lacan. Mais il aurait pu, au futur antérieur, parfaitement dégager la dynamique du procès (*Sache*) du sujet que Lacan y promet, en spécifiant l'après-coup temporel qu'apporte l'interprétation (l'*Auslegung* dans la cure) lorsque l'espace imaginaire se déchire pour se déployer (au sens de l'*Entfaltung* de l'être) en bouts de réel. « Bout » est à prendre aussi bien dans le registre qu'il signe dans la navigation. On n'en est pas encore à introduire la périchorèze du Temps, de l'Espace, et de l'Être, chère à Saint Jean de Damas, puisqu'à dire vrai son élaboration n'est pas de seconde main (et donc après Augustin) mais de « troisième ». Pour l'instant on y songe. Le quart temps, le *Geviert* pour certains, le temps de « la folie en tête » pour d'autres, est un chemin de Damas, éclairant autant de la loi que de l'hors la loi, et Lacan s'étonne que les mystiques choisissent toujours la voie réputée impossible, la voie extime. La valse à trois temps conduit certes à l'ex-stase, mais elle est tributaire d'un palan régulateur qui se nomme gravité.

Ô Temps, suspens ton vol !

Dans « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » (in *Ecrits*, p.197-214) il est fait mention d'un certain nombre de scissions, de moments de stase, d'arrêt ou de suspens, qu'on retrouve dans le « Séminaire sur la lettre volée ». Ainsi, les laps de temps, au sens de la durée en tant que mesurable, ces intervalles de temps suspendus à la survenue d'un *Ereignis*, d'un avènement ou d'une parousie, ont des valeurs subjectives fort différentes où Lacan pointe tant le 'moment de la hâte' que la nécessité 'd'un temps pour comprendre' suivi 'd'un temps de conclure' ». A ce propos, voici l'art et la manière dont Lacan commente l'expression 'il faut le temps' (L17, L'envers de la psychanalyse, séance du 8/4/70, p. 153 qui renvoie à *Scilicet* 2/3 p.78-79, où l'on tombe dans « Radiophonie » du 9/4/70, où il est question de Socrate) :

« Il savait comme nous qu'à l'étant, **faut le temps** de se faire à être. Ce 'faut le temps' c'est l'être qui sollicite de l'inconscient pour y faire retour chaque fois qu'il lui faudra, oui faudra [faux draps] du temps. Car entendez que je joue du cristal de la langue pour réfracter du signifiant ce qui divise le sujet. Ce qui faudra de ce qu'il 'faut le temps', c'est là la faille dont se dit l'être /.../ »

Un c'où-c'où ne fait pas le printemps. Par ailleurs, une erreur de transcription nous met sur la piste de la *salza falsa* du faux *moi-ne*, avec ce que ce lapsus calami peut comporter de déperdition de la jouissance (*moins*). C'est ainsi que Lacan poursuit (après rectification du lapsus):

« /.../ Car me voici revenir au cristal de la langue pour, de ce que falsus soit le chu en latin, lier le faux *moi* au vrai qui le réfute, qu'à ce qu'il **faut le temps** pour faire trace de ce qui défaille à s'avérer d'abord. »

Il en est ainsi en attendant Godot, où le décès d'un tel, tombé sous la faux du vrai, révèle enfin l'intention d'hériter ce que l'on convoite depuis longtemps déjà. Il s'agit là de temps logique et Lacan doit en passer par Wittgenstein afin de parvenir à nouer sa boucle discursive (L17 p.66):

Je vais ici faire un petit saut, et aller à l'auteur qui a formulé le plus fortement ce qui résulte de l'entreprise de poser qu'il n'y a de vérité qu'inscrite en quelque proposition /.../ . Il s'agit d'un nommé Wittgenstein qui est, puis-je dire, facile à lire. Sûrement. Essayez. Cela demande que vous sachiez vous contenter de vous déplacer dans un monde qui est strictement celui d'une

cogitation, sans y chercher aucun fruit, ce qui est votre mauvaise habitude.

Vous tenez beaucoup à cueillir des *cerises* [oh!] sous un pommier, même à les ramasser par terre. Tout vaut mieux pour vous que de ne pas ramasser de *cerises* [re-oh!]. L'habitation, un certain **temps**, sous ce pommier dont les ramures, je vous assure, peuvent suffire à capter très étroitement votre attention, pour peu que vous vous y obligiez, aura tout de même ceci de caractéristique que vous ne pourrez rien en tirer — si ce n'est l'affirmation que rien d'autre ne peut être dit vrai que de la conformité à une structure que je ne situerai même pas, à me mettre un **instant** hors de l'ombre de ce pommier, comme logique, mais comme l'auteur l'affirme : proprement, grammaticale.

Vous avez bien entendu : pour ce qui est de la logique de l'inconscient tapez : 'poirier' (Απιοσ). L'aspect relatif du temps vécu est souligné unanimement et l'on prétend que le temps qu'on passe à l'Université ou au Goulag n'est rien au regard de l'éternité. Vas pour l'a-temporalité en *Aïon* ! J'en viens ainsi au vol transcendantal de l'être en haillons porté par les ailes du temps, surtout lorsque se produit l'impossible, à savoir l'immixtion du mythe dans le présent (*Anwesen*) sous la forme de l'incarnation. Ce qui pendant des siècles a tenu lieu de mystère insondable est reçu aujourd'hui dans un environnement où l'étayage de la pensée s'effectue au gré de concepts tels que : Bigbang, trou noir, courbure du temps, nœuds propres aux cordes selon lesquelles se distribue l'espace-temps, et ceci dans un amphigouri au sein duquel même l'impossible trouve sa place. Autre façon de parler de ce qui était déjà recel ou contraction du temps (*tsimtsum* selon la Cabbale) mais lié à certaines thèses sur la Création et ses modalités. Des rumeurs allant jusqu'à suggérer que le Bon Dieu n'aurait rien créé par lui-même et qu'il a tout manigancé par un bon diable, diable qui -après-coup- aurait retourné sa veste.

Le temps du retour, du retour à...

Le retournement de veste, la vérité dût-elle en souffrir, constitue un volet dialectique qu'il convient de convoquer en temps utile. Lacan nous a gratifiés d'une psychanalyse à l'envers initiée par sa promotion de la discursivité sous quatre formes. Il a ainsi topologiquement retourné la sphère, le tore et la trique, sans que ceci ait particulièrement inspiré, semble-t-il, ses émules. Or, consécution n'étant pas nécessairement conséquence, il est tout de même nécessaire de remarquer la sorte d'inversion (*Kehre*) qui s'obtient lorsqu'on raisonne en allant des effets vers la cause et de la cause vers les effets. La psychanalyse traditionnellement procédait de la surface des phénomènes cliniquement observés pour aller vers les causes susceptibles d'être incriminées. La voie inverse, observable chez Lacan à partir de 1966, constitue le tournant axiomatique qu'il opère à l'occasion de sa rencontre avec les normaliens de la rue d'Ulm, avec la primauté que prend dans son enseignement l'objet petit 'a' en tant qu'objet de la jouissance et cause du désir. Une telle conversion de la perspective était déjà à l'œuvre chez Freud, à partir du moment où il élabore sa seconde topique. Or, le retour de Lacan à Freud (mais aussi à travers lui à Maître Eckart) concerne justement sa première manière. Cette manière d'étayer sa propre démarche sur les travaux de ses prédécesseurs emporte ses titres de noblesse et il est une liste que quelqu'un avait déjà établie. Ainsi dans la conférence sur « Temps et être » (ZS), reprise en français dans *Questions IV*, toujours chez Gallimard, aux pages 24-25, nous lisons ceci :

« Quand Platon présente l'être comme *idea* (ιδεα) et comme *koinonia* (κοινωνια) des Idées, Aristote comme *energeia* (ενεργεια), Kant comme *positio*, Hegel comme Concept absolu, Nietzsche comme Volonté pour la Puissance – ce ne sont pas des doctrines produites au hasard, mais bien des paroles de l'être, qui répondent à un appel parlant dans le cœur s'hébergeant lui-même de la destination, dans le ' Il y a être' ».

Il se trouve que le tournant pris par Lacan en 1966, et qui devait se confirmer

par la place centrale accordée à partir de 1972 aux nœuds, (et notamment le nœud borroméen en tant que scellant le « rapport d'immanence mutuelle » entre les trois dimensions R., S. et I., selon un modèle en vogue au temps de la scolastique, ainsi que nous le martèle Alain de Libera dans *Archéologie du sujet* ([A/S,] Chez Vrin, 2007), ce tournant redouble en quelque sorte celui de l'auteur de SZ & ZS. Et puisque ce dernier a dû interrompre, en 1919, son séminaire sur la mystique scolastique, Lacan s'est cru obligé de clore prématurément son propre séminaire sur les « Noms-du-Père », 44 ans plus tard, pour des raisons analogues, à ce qu'il y paraît.

Les temps changent, la répétition poursuit son œuvre. Coup de chapeau unanime par conséquent à Kierkegaard qui s'en était aperçu. A ses dépens évidemment. Répétition que Lacan s'empresse de verser au registre de l'inconscient (L01, p. 267):

« **L'inconscient** se place hors du **temps**. C'est vrai et ce n'est pas vrai. Il se place hors du temps exactement comme le concept, parce qu'il est de lui-même le temps, le temps pur de la chose, et qu'il peut comme tel reproduire la chose dans une certaine modulation, dont n'importe quoi peut être le support matériel. Il ne s'agit pas d'autre chose dans l'**automatisme de répétition**. Cette remarque nous mènera très loin, jusqu'aux problèmes de temps que comporte la pratique analytique. »

Et puisque chaque chose vient en son temps, voici Alain Badiou qui s'avance afin de nous rappeler que l'ontologie (qu'il visite avec son *L'être et l'événement* I en 1988) se plie aux injonctions de la phénoménologie (qui la complète par *L'être et l'événement* II en 2006) au point de s'en trouver modifiée. Pour nous cela signifie que la psychanalyse, en tant que pratique, subit des changements au cours du temps, qu'elle a d'ailleurs favorisé par son surgissement en tant que symptôme dans le social. On susurre ici ou là qu'un quelque chose dans les « valeurs » aurait bougé entre temps, mais quoi au juste ? Que se cache sous le terme de « mondialisation » en tant qu'explication tout terrain des difficultés rencontrées ? Il se trouve que ce terme avait été utilisé déjà dans les années trente par l'auteur de SZ & ZS pour stigmatiser les effets pervers de la technique. A l'époque on a pensé qu'il s'agissait là de « sa » marotte, puis, au fil de temps on a affiné l'approche du phénomène pour adhérer comme un seul homme au slogan : « Haro sur le transgénique ! » Il se pourrait en effet qu'un temps trans-biologique soit à évoquer mais, pour ma part, sans recourir à quelque double vue, je m'aperçois que ce sont nos catégories elles-mêmes qui se trouvent mises en cause par la science. Notamment celle du « propre » en tant que privilège de la personne. Ici de Libera cite Boèce qui résume l'état de la question telle que héritée de l'hellénisme.

A savoir qu'il définit la personne comme [A/S, p.80] : « substance individuelle (singulière) de nature rationnelle (raisonnable) ». Au XVIIIème siècle, selon Scheler (cité dans SZ p.68) : « une personne ne peut jamais être conçue comme une chose ou une substance » mais il reflète là une position idéaliste. En réalité, toute objectivation psychologique revient à une dépersonnalisation, chose qui n'est absolument pas prise en compte par Dagognet F., (1992, *Le corps multiple et un*, Collection "Les empêchements de tourner en rond", Distique). par exemple, qui plaide quelque part en faveur d'une conception de l'individu humain comme un polypier d'organes. Ces organes sont susceptibles de migrer d'un porteur à un autre, sous-entendu : qu'à partir du moment où c'est possible et concevable c'en devient obligatoire.

Boèce (le commentateur de Porphyre) soutient qu'un nom comme 'Platon' renvoie l'esprit « à une seule personne et à une substance particulière », et que cette propriété de 'Platon' est « incommunicable à toute autre substance » ([A/S, p.379]. Tout le problème est là. Notre code génétique, faisant fonction de métaphore

paternelle, assure dans une certaine mesure la singularité de ce qui nous constitue, mais en réalité notre accès actuel aux constituants de la matière démontre que ces structures minimales se moquent des barrières cellulaires qui garantissent notre immunité, et ce sans même respecter nos composants génétiques. Le transgénique est la preuve de la faillite de la catégorie boétienne du « propre ». Au point que, le propre et sa propriété étant menacées, on multiplie, la plupart du temps en vain, l'arsenal des garanties juridiques (de la propriété intellectuelle à celle de l'image, par exemple). Alors que les notaires ont déjà cessé de vous garantir dans la réalité « la jouissance pleine et entière de votre bien », qui va de pair avec le titre de propriété qu'il vous délivre lors d'une transaction. Toute une cohorte de procédures permet de vous exproprier de manière inique le plus légalement du monde, dès lors qu'une puissance quelconque (et pas seulement la puissance publique) revendique votre bien. Car chacun dans son coin a assimilé la technique de l'ingérence humanitaire qui vous dépouille de vos guenilles au propre comme au figuré. Ceci au nom d'un néo-colonialisme de la bien-pensance qui se veut démocratique mais n'en piétine pas moins le droit des peuples à se gouverner selon leur guise. La réponse à cela est évidemment le renouveau du communautarisme, le réveil des habitudes tribales ancestrales et les réactions corporatistes au sens où un corps se défend afin de survivre.

Le temps du mythe

Certains, sous le titre « Le temps des tribus », ont anticipé sur l'évolution actuelle que monopolise la généralisation géopolitique mondiale du slogan « laisser passer, laisser circuler ... », sous entendu « les marchandises et les capitaux ». Au chapitre des sacralités nouvelles naissent aujourd'hui des pratiques cultuelles qui se veulent hors du temps, et donc hors du cadre aliénant que nous propose la civilisation issue de la dictature de la techno-science. En ce sens, à chaque passage au super marché, chacun de nous renouvelle son pacte d'allégeance à la divinité qui préside aux rites de la consumérisation. Cette corruption généralisée procède d'un partage entre ceux qui servent l'état, à savoir la mafia officielle, et ceux qui participent de l'économie alternative dite sous-terrain. En réalité, si Alain Badiou peste contre l'ordre bourgeois et la société de consommation qui en serait l'émanation, il est clair qu'il est d'office abonné aux bons soins de l'épicier turc, tchéchène ou arabe de son quartier. Cette absence d'alternative véritable parmi les choix offerts au quidam de nos jours confère une certaine épaisseur au temps. Sous cette chape de plomb temporelle nul coup de dès ne décide plus de rien. Le destin des uns comme celui des autres est scellé et ils n'ont plus d'autre alternative que de se tapir dans leur désert du Daghestan en attendant de savoir, par delà des escarmouches rituelles (grèves sauvages, mini-révolutions de quartiers, déprédations, pillages, attentats, etc.) qui tirera le premier. Je n'irai pas jusqu'à prédire que la guerre de Troie aura lieu, mais à ce sujet le doute subsiste. Nous n'en sommes qu'à la mi-temps du mythe. La « der des der » est à portée de missile. Ni la planète Terre, ni le gai rossignol ne méritent l'administration d'un tel suppositoire. Mais qui nous assurera que, par delà la circumincession borroméenne, la « supposition » répétée des « jouissances ruineuses » n'est pas le fin mot du temps du sujet ?